

LE RENOUVEAU LITURGIQUE ET LA CONTEMPLATION

LE dernier message que nous aient adressé ensemble Jacques et Raïssa Maritain, constitue une sévère mise en garde contre un certain liturgisme d'aujourd'hui. Cet avertissement comporte d'abord un procès de tendances : au nom de la prière publique, « quelques-uns » s'élèveraient contre « l'oraison mentale, la solitude avec Dieu et la silencieuse contemplation ». Suit une dénonciation de pratiques abusives : des pasteurs, par les dispositions nouvelles qu'ils prescrivent au cours de la messe, rendraient presque impossible l'exercice de la présence à Dieu.

Comment ne pas être d'accord pour rejeter une liturgie qui ne tournerait pas à aimer ? Peut-on imaginer échec plus radical ou plus sinistre détournement ? Aussi bien la question n'est-elle pas de savoir si telle est ou non notre pensée, mais d'examiner dans quelle mesure, depuis quinze ans, nous aurions, fut-ce par inadvertance, sacrifié à cette fraude diabolique.

I

On a constaté un peu partout, depuis 1940, une crise de la direction spirituelle, qui provient peut-être de l'abus qui en a été fait, mais qui risque aussi de trahir une méconnaissance du prix, des étapes et des difficultés de la vie intérieure. Trop de recollections notamment tournent en campings, ou encore en « chapitres », où des échanges le plus souvent assez confus sont bien loin d'apporter aux jeunes ce que des rappels autorisés seraient capables de leur découvrir en liaison avec toute la Tradition chrétienne. L'itinéraire de l'âme à Dieu, qui a fait l'objet à travers les

siècles de commentaires inépuisables, s'est raccourci en voyage-éclair. Cette conception religieuse marquée au coin de l'adolescence, explique peut-être que tant d'adultes qui ont participé jadis à nos œuvres — et parfois les ont conduites — éprouvent une si grande peine à maintenir au cours d'une vie d'homme les fidélités essentielles et se trouvent surpris, quand ils sont appelés à traverser toutes sortes de nuits. Nul n'évite un jour ou l'autre le long cheminement invisible, où il doit écouter les conseils des saints. Or, ces dernières années, autant la formation liturgique a été poussée, autant cette initiation est restée incertaine. Et voilà que, du fait de cette lacune, tout peut-être se trouve en péril.

Le prêtre qui confesse, celui qui prêche et celui qui enseigne ne peuvent pourtant se dérober à ce ministère. C'est une règle pastorale imprescriptible de ne jamais oublier que notre Église est l'Église des saints. Sous prétexte de s'adapter à la multitude, on ne saurait s'en tenir à fabriquer et distribuer je ne sais quelle ration militaire, alors que le Pain de la Maison, jusque dans les miettes qui tombent de la table, enferme tout le mystère de Dieu. Ce mystère est destiné à ceux qui nous entourent. Comment décider qui ni une Thérèse Martin ni un Jean-Marie Vianney ne sont assis autour de nous pour le catéchisme ? Parmi les milliers de visages que nous entrevoyons à la messe, pourquoi n'y aurait-il pas une Catherine de Sienne, un François Bernardone ou une Marie de l'Incarnation ? Ils ont droit, chacun, au message le plus intérieur de l'Église.

C'est un absurde dilemme d'opposer les exigences de diffusion de la Bonne Nouvelle à sa plénitude, comme si les incroyants ou les pécheurs possédaient une autre ressource que de s'accrocher à ce qui fait les saints. Le P. Lebreton ne cessait d'insister autrefois sur le fait que le même don, immédiatement proposé à tous, provoque notre gloire ou notre condamnation. Il n'y a pas d'ésotérisme dans la foi chrétienne.

A cet égard l'espèce de mise en condition des croyants à laquelle conduit le mésusage des techniques descriptives de la psychologie ou de la sociologie, constitue un vrai scandale. Ces méthodes mal interprétées, au lieu d'en rester à définir un milieu humain, ont masqué à maintes re-

prises la souveraine liberté de la grâce. Ce qu'elles ont révélé aux pasteurs, à travers leurs étalonnages ou leurs mensurations, ce n'est pas le peuple de la Pentecôte. Or c'est ce peuple précisément que, sous l'influence de l'Esprit, nous avons à pressentir. Il n'y a pas trop de tout nous-mêmes, à chaque instant, pour n'en point méconnaître l'appel. Des statistiques faciles ou des nomenclatures qu'un robot peut à la rigueur établir, circonscrivent tout au plus des masses : aurions-nous l'affreuse illusion de les avoir entre les mains ?

Depuis les origines, aussi folle tentation de cléricalisme s'est-elle présentée sous des dehors plus inoffensifs ? Notre époque, impatiente de possession et de puissance, est celle des dieux. Là où succombent de tous côtés le politique, le psychiatre, le militaire ou le romancier, pourquoi le prêtre de Jésus serait-il à l'abri du moindre envoûtement ? Nous avons à restituer obstinément aux âmes leur véritable dimension, celle que nul n'a jamais sondée, puisqu'elle relève de l'Amour de Dieu. Du même coup devient inéluctable leur préparation à l'Invisible.

Notre situation sacerdotale abonde en paradoxes. Ce que nous transmettons, en toute rigueur nous ne le savons pas : nous le croyons et nous le donnons à croire. Jusqu'à la fin des temps, seul l'Esprit connaîtra l'ordre, le mouvement et les jointures inaccessibles de la Vérité. Pourtant, à la foi de celui que nous évangélisons, il ne manque rien. On a raison d'enseigner méthodiquement, de dresser des programmes et d'établir une progression ; à une condition toutefois, qui est de se souvenir que la Parole ne peut être entendue sur un point, sans devenir présente tout entière. Tout se tient et vit de concert en elle. Qui l'écoute, reçoit Quelqu'un dans son cœur. C'est ce qui nous commande de reconnaître l'authenticité de la foi chez un enfant en cours d'instruction ou chez les petites gens : la plénitude, si cachée qu'elle leur demeure en maints domaines, est possédée, ou plutôt les possède.

Tel est le fondement du devoir qu'a l'Église d'associer à l'annonce du Kérygme, l'ouverture incessante des voies les plus hautes. Avec le premier homme de la rue, nous sommes menacés d'avoir affaire à un saint. Il n'y a aucun inconvénient à nous inspirer, pour le conduire, tout ensem-

ble de saint Benoît, de saint Dominique, de saint Ignace et de saint François. Ce qu'il faut, c'est apporter à cet inconnu que marque une grâce privilégiée, la lumière et l'expérience de l'Église qui nous a mandatés. Il y aurait injustice grave à l'abandonner aux tâtonnements ou aux improvisations d'une recherche ardente, mais solitaire.

II

Une éducation spirituelle s'impose donc : il faut faire retour à cette discipline ancestrale. De quelque façon qu'on l'entende, elle aura toujours trait plus ou moins, comme le rappellent Jacques et Raïssa Maritain, à l'oraison, à la solitude avec Dieu et à la contemplation dans le silence. Si, de fait, nous avons eu tendance à négliger dans notre pastorale ces démarches fondamentales, faut-il en conclure que notre effort liturgique les a écartés ?

Ma conviction profonde est tout autre. Notre illogisme, en la matière, a été plus singulier qu'il ne paraît. *Dans ses lignes directrices*, le renouveau du culte auquel nous avons participé, les supposait à tout instant. Bien plus, j'estime qu'il en a communiqué le pressentiment et la première expérience à bon nombre de fidèles qui les ignoraient. Obscurément, il en a imposé la nécessité.

On objectera sans doute que les innombrables initiatives qui ont surgi depuis la guerre, avaient en propre, précisément, d'être dépourvues de pareilles lignes directrices. Au moins ont-elles contraint à les rechercher et à les formuler : c'est alors seulement, à mon avis, que s'est constitué ce qui mérite de s'appeler la pastorale liturgique d'aujourd'hui.

J'écris ces lignes un dimanche après-midi. De sept à treize heures, les messes n'ont cessé de se succéder et celle du soir commencera bientôt. Dans quel esprit le célébrant et le prêtre qui l'assistera vont-ils l'aborder ? Du fond de l'église, à la faveur du ministère de portier, je les verrai et je les entendrai interpeller les six ou sept cents fidèles dont les rangs montent jusqu'au chœur. De quels signes sera marquée cette Assemblée ?

Ce qui frappe dès l'abord, c'est une certaine force : quel-

qu'un d'étranger à notre croyance parlerait peut-être même d'un ton ou d'un style à l'emporte-pièce. La messe, en effet, s'affirme pour ce qu'elle est : elle enveloppe le mystère et ne s'en excuse pas, elle ne s'en justifie pas non plus. C'est ce qui la distingue radicalement d'une réunion d'information ou d'un meeting sur la place publique. Elle implique une initiation chrétienne et n'est point destinée à la procurer. L'assistance possède un langage et un monde intérieur qui lui sont propres : la liturgie les met en œuvre. Il y a quelques instants, hommes, femmes et enfants circulaient dans la rue, sans que rien ne permette de les reconnaître; ce sont eux aussi qui fournissaient pour une part le public du cinéma et la foule du métro. Dans cette église, ils manifestent une autre unité, celle qu'ils ont reçue d'en-haut : ils représentent le peuple élu, dont ils vont traduire en vérité le message et la grâce — se réduiraient-ils à une poignée de pauvres gens.

Il est bien évident que l'Assemblée liturgique fait appel aux ressources spirituelles de chacun. Elle aurait quelque chose d'alarmant si elle n'éveillait que la conviction d'un moment : elle sollicite et tire à soi une multitude d'existences qui doivent tendre quotidiennement à la fidélité; elle engage cette part de nous-mêmes que le Sermon sur la Montagne invite à réserver chaque jour au Père « qui voit dans le secret ». Celui qui est destiné à y participer, c'est *tout* homme qui croit. Le débat revient à savoir si le renouveau liturgique ne nous a pas à ce point absorbés, à lui seul, que nous ayons quelque peu perdu de vue la présence discrète, mais nécessaire, de cet homme-là.

Sans lui, que deviendrait cette célébration solennelle de la Parole, à laquelle depuis quinze ans nous avons apporté tant de soins? La Parole recèle un mystère d'accomplissement. Suivant le texte mémorable de saint Jean de la Croix, le Père nous a *tout* dit en son Fils. Il n'a plus d'autre parole à nous dispenser : la lui réclamer serait faire injure à Celui qu'il a envoyé. La Parole contient l'origine et l'achèvement de toutes choses : elle annonce et elle commande. C'est sous sa Toute-Puissance que nous vivons. Le fidèle qui entend docilement l'épître et l'évangile de la messe, sait-il que la Vérité proférée à ses oreilles l'interpelle, le prévient, commence déjà de devenir sienne et d'instaurer en lui son

ordre, pour peu qu'il s'ouvre à elle? Il traverserait les événements en étranger et manquerait son propre destin, s'il en cherchait la signification et le mouvement ailleurs que dans cette Révélation, où rien n'est évoqué, sinon à la lumière de l'avènement glorieux et irrésistible du Fils de l'homme. La proclamation liturgique de la Parole atteste devant toute l'Assemblée chrétienne cette audace anticipatrice et contribue à son œuvre parmi nous. Toute la communauté priante est provoquée par le rite à franchir d'un bond l'abîme du temps de l'épreuve. Établie dès maintenant par la foi sur la rive où nous aborderons tous, c'est à partir du Royaume de la Promesse, dont elle touche de quelque manière le sol, qu'elle s'efforce de maîtriser et d'infléchir sa course sur les eaux sans chemin. Il n'y a pas d'autre façon, pour tout un peuple, d'exister. Notre aujourd'hui ne trouve son sens qu'attiré et recréé par ce que nous possédons d'éternel.

Comment prétendre que les pratiquants du dimanche manifestent cette assurance et connaissent cette foi, qu'ils éprouvent les sentiments convenables d'adoration, d'action de grâce et d'humilité, s'ils n'ont pas médité longuement la Parole de Dieu dans leur cœur, s'ils ne combattent pas sans relâche, là où ils sont, pour y plier leur conduite, s'ils ne sont pas impatients à tout moment de suivre la grâce rectrice et miraculeuse qui leur est donnée dans la simplicité de leur vocation?

Dès lors, comme le soulignent Jacques et Raïssa Maritain, il n'y aura pas de concours profond et durable du fidèle à la liturgie sans ascèse ni contemplation habituelles. C'est un point acquis de la doctrine catholique, qu'on n'attente pas à la perfection du sacrifice eucharistique du Christ, pour affirmer une offrande des fidèles qui, à la mesure de leur sainteté, les amène à ratifier la consommation du Mystère en eux-mêmes. Ce n'est pas un élément dont on puisse faire fi. Il est indissolublement constitutif du drame qui se déroule sur nos autels.

Tels les Apôtres après la Pentecôte, c'est toujours *in novitate Spiritus* que nous sommes invités à célébrer l'Eucharistie. Une remarque s'impose toutefois qui nous conduit immédiatement au cœur de notre réflexion. Impossible d'oublier que la Pentecôte a suivi la Cène et la Croix. C'est

du Sacrifice du Corps et du Sang du Seigneur que nous tenons toute grâce d'union. Le Christ s'est offert au Père pour le renouvellement de notre condition pécheresse et c'est à travers la sainteté de son Humanité que nous recevons maintenant notre appel à la vision bienheureuse. Il n'y a pas de vie de l'Esprit qui, dans son principe, précède le mystère eucharistique : loin d'y mener, elle en jaillit.

Aussi bien, dans l'ordre chrétien, la vertu morale de religion reçoit-elle une élévation singulière, puisque, consistant à revêtir les dispositions intérieures du Fils unique, elle est inséparable de sa contemplation et en introduit le secret en chacun d'entre nous.

C'est bien ce que, pasteurs, nous espérons, quand les grandes portes de l'église ouvertes, nous regardons les fidèles s'éloigner dans la rue. Nous serions bien déçus qu'ils aient simplement rempli leur devoir dominical. De leur participation à l'action divine, quelques-uns au moins n'ont pas pu ne pas retenir quelque don d'en haut qui s'exprimera, à moins qu'ils n'y mettent obstacle, par un désir personnel d'oraison, l'amour de la solitude avec Dieu et un silencieux regard de l'âme.

III

Le mouvement liturgique de ces derniers temps aurait dû nous obliger par lui-même à insister sur ces démarches essentielles. Il est à ce point fondé sur elles que le reproche de les méconnaître ou, d'une manière générale, de rejeter au second plan la vie intérieure, nous heurte comme une injustice. Le renouveau de la prière publique a développé au contraire une faim et une soif spirituelles dont témoignent non seulement la multiplication des baptêmes d'adultes, mais la ferveur et le retour à Dieu de foules de plus en plus denses. Il est impensable que, fini l'office, tous ces hommes et toutes ces femmes que nous connaissons aient tout laissé là et se soient débarrassés des expressions de leur foi comme d'un vêtement revêtu quelque temps pour la fête. Les confessions entendues par des centaines de prêtres depuis des années, attestent qu'un authentique amour de Dieu s'est emparé de leur existence.

Je n'en suis que plus libre pour reconnaître que nous

n'avons pas suffisamment enseigné cet itinéraire de l'âme à Dieu, dont la communauté a besoin de recevoir le rappel incessant. Nous avons cru trop facilement à une sorte d'entente tacite sur tous ces points entre les fidèles et nous. Cette erreur, là où elle a existé, n'a pas été sans inconvénient.

L'expérience prouve aujourd'hui que les générations, tant nouvelles qu'anciennes, ont besoin à cet égard d'une pastorale vigilante. Elle éviterait de la sorte, à des pratiquants mieux intentionnés qu'éclairés, plus prompts qu'intérieurs, des confusions et même certaines déviations d'esprit qui vont exactement à l'encontre de nos efforts et des intentions de l'Église.

Les réformes récentes sont nées à la fois d'un appel de l'homme d'aujourd'hui et d'une redécouverte de la Tradition. L'une et l'autre d'ailleurs se concilient profondément, là où une vue d'ensemble de la situation peut être prise. Les lignes majeures de la renaissance liturgique sont nées de leur accord. Méconnaître cet accord ou se soustraire à ces directives, c'est risquer de manquer soit à l'homme, soit à la Tradition, parfois aux deux tout ensemble.

Il y avait à coup sûr, avec bien d'autres motifs, un certain sens de l'homme, dans le fait de souhaiter une plus active participation des fidèles au Saint-Sacrifice. Il paraissait anormal, et, pour tout dire, « inhumain » que ceux-ci soient invités à ratifier une Parole que dans l'ensemble ils ne comprenaient guère ou qu'ils ne puissent suivre un drame où ils sont tout de même engagés. Des rites et des mesures ont été établis, afin d'y porter remède.

Est-ce que, pour autant, de nouveaux dangers ne nous menacent pas ? Il n'y a aucun doute, par exemple, que l'intelligence de la prière de l'Église concourt de soi à son accueil et favorise le règne de la grâce en nous. Mais il est non moins évident, comme nous l'avons montré, que c'est *tout* le croyant qui prie et que sa participation effective demeure un mystère de foi. Nous tomberions dans le naturalisme, si un échange bien réglé entre la foule et le célébrant nous tenait lieu d'action eucharistique ou si nous en venions insensiblement à réduire à peu de chose l'événement qui s'accomplit, quand les conditions techniques et matérielles de son expression liturgique font plus ou moins défaut.

N'arrive-t-il pas de rencontrer des fidèles qui prétendent « ne plus pouvoir prier », si la messe n'est pas célébrée face au peuple ? Nous estimons pour notre compte que cette disposition de l'autel correspond, en effet, à un ordre de l'Assemblée. Mais quel dommage spirituel, si les « circonstances » n'ont pas été formés assez sérieusement, pour s'engager dans le Sacrifice du Christ en toutes circonstances ? Il leur manquerait une inaliénable liberté de la foi. Tant que Rome n'aura pas promulgué pour l'Occident de nouvelles décisions, il restera dans la messe une part irréductible de textes latins, qui enferment notamment et enfermeront encore pour bien longtemps sans doute l'essentiel de l'Eucharistie. Les fidèles doivent de quelque façon, coûte que coûte, s'y associer. Il serait catastrophique que l'attrait légitime de la langue vivante leur dissimule que ces paroles même étrangères, plus que toutes les autres, sont Vie.

Il existe aujourd'hui à peu près dans toutes les paroisses, des personnes, et parfois des milieux, qui ne trouvent pas dans leur foi la ressource de dépasser ces difficultés d'incarnation de la liturgie. Parfois nous les voyons espacer leur pratique religieuse et pour finir, s'éloigner de l'Église. Les aurions-nous si mal évangélisés, qu'ils compromettent si légèrement leur participation à un mystère que l'humanité a attendu douloureusement pendant des siècles ? Ont-ils reçu une si faible révélation du Salut ? Ce n'est pas trop dire qu'« inhumanité » pour « inhumanité », ils sont tombés, d'une manière désastreuse, dans la pire qu'on puisse imaginer. Quelles que soient les excuses qu'on leur reconnaisse, leur attitude ne va pas sans la perte d'un certain sens de Dieu et de l'homme.

Il y en a d'autres témoignages. Le renouveau liturgique s'inscrit dans l'histoire de l'Église, dont il tend à exprimer la Tradition pour aujourd'hui. Ce serait une forme d'irresponsabilité grave de le concevoir ou de prétendre y contribuer comme s'il avait pour fin de monter une représentation eucharistique. Certains visiteurs nous donnent à penser qu'ils attendent de leurs prêtres le spectacle religieux de la saison. Ils ignorent que dans chaque fidèle qui prie, c'est l'Église tout entière qui prie, l'Église de France et l'Église du reste du monde, l'Église de 1961 et l'Église de toujours. Hors cette dimension, il n'existe pas d'expression

cultuelle authentique. Depuis le début, l'Église possède des liturgies de langue et de style multiples; l'accent n'y est même pas toujours mis sur les mêmes thèmes de la foi commune. Il n'en reste pas moins que de formes originales et de dates différentes, elles ont toutes ce trait imprescriptible : le mouvement intérieur qu'elles traduisent est *universalisable*. C'est un seul et même Esprit qui prie en toutes circonstances dans l'Église du Seigneur.

Telle est la raison pour laquelle Rome ne cesse de maintenir avec fermeté qu'il n'y a qu'un législateur en cette matière : le Pape lui-même. Certes il est prévu que les évêques peuvent sous son autorité et dans des limites précises, promouvoir ou tolérer des initiatives *ad experimentum*. Il restera toujours téméraire à un prêtre ou à un groupe de fidèles, de prétendre à eux seuls, par je ne sais quel génie d'intuition, dégager ou instaurer une expression liturgique propre à notre temps et fidèle à tous les temps. Les réformes qui se trouvent confirmées, sont habituellement préparées depuis de longues années et même des générations. Elles arrivent lentement à maturité et la forme sous laquelle elles demeurent, représente généralement un arbitrage de l'autorité suprême parmi des projets divers, plus ou moins heureux.

Le renouveau véritable ne supporte donc pas certains procédés individuels, simplistes et expéditifs. Les normes qu'il dégage, loin de procéder de l'impatience de quelques-uns, ne correspondent à rien moins qu'à la Sainte Tradition de l'Église du Seigneur. Seul en pressent le prix et en préserve le respect celui qui, dans le fond de son cœur, tout au long de la difficile existence humaine, ne cesse de rendre grâces pour le don incomparable qui lui a été transmis.

Naturalisme et goût de la nouveauté, dès qu'ils apparaissent, ont la valeur d'un signal d'alarme. Ils dénoncent chez ceux qui en sont atteints une méconnaissance grave du mystère de la prière publique. Ce mystère est indissociable de celui de leur propre prière. C'est tout eux-mêmes qu'il faut sauver. Initiation spirituelle et pastorale liturgique ne font qu'un. Notre devoir présent est de les associer plus que jamais.

DANIEL PEZERIL,
curé de Saint-Jacques du Haut-Pas.